

TISSAGE LUMIERE MATIERE

C'est en me mettant au travail d'écriture que je me suis dit « mais qu'est-ce qui m'a pris, qu'est-ce qui m'a pris de proposer ce titre à cette intervention ? » Une pensée, une interrogation qui surgit lorsque la parole échappe et qu'elle prend ancrage dans une profondeur obscure. Et c'est le vide. Vide sidéral, vide immense sans matière, sans pensées. Du rien, tout au moins apparent. Vide angoissant, celle de la page blanche, ou de la toile, blanche aussi. Puis « la pensée ricoche avec le vide, sonde les profondeurs du néant et jaillit la lumière »¹. Et les pensées, les souvenirs s'associent, se tissent, donnent consistance à ce qui ne semblait pas en avoir. Et je me souviens.

Je me souviens

De ces tableaux du peintre lorrain George de La Tour, accrochés sur les murs du collège lycée qui portait son nom, où j'ai fait mes études secondaires. J'étais émerveillée par ces peintures – il y avait Saint Joseph charpentier et Le Nouveau né -, par ce travail qui met l'obscur en lumière et révèle autre chose que l'apparent, où le noir devient prétexte à dire la douceur des visages illuminés.

Je me souviens

Du mythe de la caverne de Platon en cours de philosophie, de ce prisonnier qui se libérant de ses chaînes découvre la lumière, une autre vérité et qui, n'ayant pas perdu sa trame, son origine, va retrouver ses pairs pour leur transmettre cet au-delà qui permet de prendre de la distance par rapport à l'illusoire. Subversion. Et on le prend pour un fou. Blessure narcissique dirait Freud.

Je me souviens

De cette série du tableau de Monet au Musée du Quai d'Orsay –était-ce les Meules ? – devant laquelle je m'étais longuement arrêtée, temps suspendu, fascinée d'apercevoir combien les variations de lumière font vivre et rendent possible la différence dans l'identique si nous parvenons à dépasser la première impression d'une simple répétition du même

Je me souviens

De cette femme au Maghreb tissant avec agilité un tapis, me proposant de m'associer à l'ouvrage, souriant de façon énigmatique devant ma gaucherie. Enigme pour elle : le tissage n'est-il pas l'art transmis des femmes ? Mystère pour moi : avais-je perdu dans le Sud l'autre cardinal de mon pays d'origine ?

¹ Fabienne VERDIER / Passagère du silence, Albin Michel Le livre de Poche, éd.15, 2018

Souvenirs oubliés qui resurgissent au son de la voix donnée, dans une sorte de fulgurance. Ainsi se tissent les choses dans une rencontre de soi à soi, de soi à l'autre et s'ouvre une voie/voix au détour de laquelle se font d'autres rencontres, d'autres expériences qui se lient aux autres et font sens. Entrelacs du passé et du présent. S'introduit alors une autre temporalité, une sortie de l'urgence, de la dictature du présent de notre monde contemporain.

Chaque sujet élabore sans modèle ni dessin savant un tissu dont il ne sait ce qu'il sera. « *Il est comme une araignée qui doit tirer d'elle-même tout le fil de sa toile* »²

L'araignée est associée à des significations symboliques qui combinent l'ombre et la lumière. Elle est dans la mythologie grecque métamorphose d'Arachné qui excellait dans l'art du tissage et qui, dans un défi à Athéna, a osé représenter les amours scandaleuses des dieux.

Dans l'Égypte ancienne, l'araignée, symbole de la déesse divine, de l'énergie féminine et de la créativité, habile à tisser sa toile, mémorise les chemins pour ne pas être prisonnière des fils et y laisser sa vie. Ne pas tomber dans le piège des entrecroisements, ne pas s'y perdre : tel est l'enjeu. L'araignée, symbole de la toute puissance qui, dans l'ombre et sans bruit, sans être toujours visible peut décider de la destinée de celui qui croise son chemin. Elle tire ses fils comme les 3 Parques qui imposent l'existence et la fatalité de la mort : l'une fabrique le fil de la vie, la deuxième déroule ce même fil et la troisième le tranche avec les ciseaux. Emergence, coupure. C'est la loi de l'ordre du monde.

L'araignée, support des fantasmes de la mère phallique, castratrice. Comme l'œuvre textile de Raymonde Arcier, *Au nom du père*, exposée à la villa Datris à l'Isle sur la Sorgue en 2018. Louise Bourgeois nous suggère l'envers de cette représentation. L'araignée dans l'œuvre de cette artiste occupe une grande place parce que dit-elle : « *ma meilleure amie était ma mère et qu'elle était aussi intelligente, patiente, propre et utile, raisonnable, indispensable qu'une araignée. Elle pouvait se défendre elle-même.* »³ Sa sculpture « *l'araignée appelée Maman* », qui garde sous son abdomen une poche contenant des œufs, est comme un hommage à sa mère qu'enfant elle regardait travailler dans l'atelier de restauration textile. Une mère qui réparait des tapisseries, en prenait soin, les protégeait de l'usure du temps, maintenait la mémoire du passé. Une mère qui file, tisse, soigne, protège. Une mère, une femme en capacité d'enfanter, qui tisse dans sa chair pour donner la vie. Mystère de la vie.

Le tissage est une activité réservée aux femmes dans la culture grecque. Un savoir qui va de soi plutôt qu'un art. Filer la laine avant de la tisser fait aussi partie des rôles féminins traditionnels. Le verbe « tisser » en grec homérique est employé exclusivement avec pour sujet une femme. Le tissage est associé au chant : la femme chante en tissant. Elle travaille et fait entendre sa voix. Et si les femmes tisseuses chantant sont nombreuses dans l'œuvre d'Homère, l'Odyssée ne dit pas si Pénélope chantait : cela reste une énigme.

² LACAN, Séminaire IV, Chapitre III

³ Catherine DESPRATS-PEQUIGNOT, Sexes et genres de mort en deuil : Louise Bourgeois, in *Champ Psy* 2010/2 n°58

Pénélope, elle, pleure sur son fil. Epouse éplorée qui attend le retour du héros. Mais épouse active, tisseuse infatigable, araignée obstinée et déterminée, enfermée dans ses souvenirs, ses désespoirs, ses espérances. Par ruse, elle tisse et défait son ouvrage inlassablement. Fidèle à son désir, elle attend son amour et fait attendre ses prétendants. Temps suspendu. Elle tisse le linceul du père d'Ulysse encore vivant. Tissage qui met en relation désir et mort. Elle tisse le fil de la vie qui côtoie la mort. Tissage sans cesse recommencé, dans un impossible à prendre forme, à figurer l'objet perdu.

Mais au bout de 3 ans, parce que la ruse a été découverte, le suaire est terminé : il est « semblable au soleil ou à la lune ». Il évoque la lumière diurne ou nocturne. Et devant cette alternative, même achevé, l'objet ne peut être défini, il ne peut que nous échapper.

Comment l'imaginer ce tissu, ce réel impossible à dire ? Comment l'écrire, le mettre en mots, en texte ? Etymologiquement texte vient du latin « textus » qui signifie « ce qui est tramé, tissé ». Le tissage serait une écriture pour ces femmes qui étaient éloignées du savoir écrire, maniant la navette comme la plume, produisant non pas des livres mais des tapis ou des vêtements, laissant trace de leur corps en mouvement, de leur mémoire et de leur savoir transféré.

Aujourd'hui avec les nouvelles technologies, les designers ont créé un tissu lumineux par tissage de fibres optiques et de fibres de verre. Les fibres remplacent les fils. La matière disparaît. La toile devient Web et le corps pensant vivant disparaît au profit du virtuel, de l'antimatière.

Mais les fibres peuvent être naturelles et inspirer certains artistes. Tel Miki Nakamura qui travaille sur les fibres de l'écorce de mûrier pour amener cette matière à une légèreté, une transparence, et capter la lumière en révélant les ombres portées.

Et Anne Charlotte SALIBA qui crée des luminaires. A travers la matière, elle travaille directement le volume en s'inspirant de la nature et de certaines espèces abyssales bioluminescentes pour apporter un caractère vivant par le mouvement.

La lumière est une présence qui rend perceptible les formes, les couleurs. Elle n'est pas visible par elle-même mais par sa présence dans un milieu. Le noir, le trou, la cavité sont des façons de dire l'absence de lumière, ce dont nous n'avons pas connaissance, ce qui manque. La lumière comme signifiant.

Et dans son désir de capter la lumière à sa source, le peintre va la chercher et la trouver là même où elle serait absente.

Pour Matisse, le noir est la couleur de la lumière, une couleur qui résume et consume toutes les autres.

L'outrenoir dit Soulages c'est un autre monde où vous emmène la réflexion de la lumière par la surface du noir.

Pouvoir du noir qui fait ressortir formes, matière par la technique du clair-obscur, qui révèle la lumière. Une lumière qui se laisse nourrir par l'ombre. Une lumière qui nous introduit au savoir inconscient, savoir échappant à tout désir de maîtrise. Par des jeux de lumière, le peintre chercherait à forcer et rendre visible la profondeur de l'obscur, à faire entendre ce qui se parle en lui et ne peut se dire, à s'ouvrir et accéder à un au-delà de l'image et de la matière. Peindre alors quand le langage ne suffit plus. Paolo Lollo dit de Malkin « *Le spirituel pour Malkin peut prendre corps, devenir couleur, se transformer en lumière. ... C'est parce qu'il a vu en face le réel, la mort qu'il peut, non pas en faire le récit, mais en montrer l'accès dans sa peinture. ...*⁴ » La toile serait un vide mis à la disposition du sujet pour que son inconscient puisse s'y déployer.

Turner oublie le noir et la technique. Il veut rendre la limpidité de l'air, la profondeur de l'ombre et le pouvoir suggestif des couleurs. Ses tableaux montrent des puits de lumière, éblouissants, comme des trous sur la toile. Il peint les éléments naturels, souvent déchainés, violence du vivant : vents, tempêtes, brumes, éléments d'une certaine manière irreprésentables. Il figure l'infini, l'énergie et leur mystère. Il suscite l'imagination et nous invite à ne pas rester aveuglé et se perdre dans le vide de l'infini mais se laisser absorber par la lumière pour saisir ce qui peut apparaître dans un au-delà de l'image, de la matière. S'entend alors la voix de la lumière, soupirs, bruissements, désirs, hors temps. Ou tous temps confondus par mouvement de la création, de la mise en lien de la matière et de la subjectivité.

La matière – peinture, encre, mine de plomb ou de graphite, fibres – se tisse avec le corps en mouvement et le corps parlant pensant, la chair, l'inconscient de l'artiste. Et advient, une parole ou une voix qui éclaire ce qui ne peut se dire.

« La parole est la lumière du corps. Mais dans la lumière (j'entends) l'âme de vide qu'il y a dans les choses. C'est la matière soufflée, esprit du souffle du vivant trou, dans l'homme transpercé, visible de part en part et troué par sa parole de dedans »⁵

Mais dans ce geste par le pinceau ou la plume dont le dessein est d'approcher ce qui fait mystère, ce qui est inconnu, dans cette quête infinie de mettre à jour le champ de l'invisible, ce qui s'est tissé avant la parole, le sujet ne peut-il pas s'épuiser et risquer de se perdre ?

J'ai souhaité terminer par cet extrait de l'ouvrage de Junichirô Tanizaki, *Eloge de l'ombre*⁶, livre sur la conception de l'esthétique et du beau au Japon :

« On peut dire que l'obscurité est la condition indispensable pour apprécier la beauté d'un laque. (...) Lorsque les artisans d'autrefois enduisaient de laque les objets, lorsqu'ils y traçaient des dessins à la poudre d'or, ils avaient nécessairement en tête l'image de quelque chambre ténébreuses et visaient

⁴ Paolo LOLLO, *Passages secrets de la psychanalyse*, Eres 2017

⁵ Valère NOVARINA, *Pour Louis de Funès précédé de Lettre aux acteurs*, Actes Sud 1986

⁶ Junichirô Tanizaki, *Eloge de l'ombre*, Ed. Verdier 2011, édité au Japon en 1978, pp.36-38

donc, sans nul doute, l'effet à obtenir dans une lumière indigente (...) Car un laque décoré à la poudre d'or n'est pas fait pour être embrassé d'un seul d'œil dans un endroit illuminé, mais pour être deviné dans un lieu obscur, dans une lueur diffuse qui, par instants, en révèle l'un ou l'autre détail, de telle sorte que, la majeure partie de son décor somptueux constamment caché dans l'ombre, il suscite des résonances inexprimables.

De plus, la brillance de sa surface étincelante reflète, quand il est placé dans un lieu obscur, l'agitation de la flamme du luminaire, décelant ainsi le moindre courant d'air qui traverse de temps à autre la pièce la plus calme, et discrètement incite l'homme à la rêverie. N'étaient les objets de laque dans l'espace ombreux, ce monde de rêve à l'incertaine clarté que secrètent chandelles et lampes à huile, ce battement du pouls de la nuit que sont les clignotements de la flamme, perdraient à coup sûr une bonne part de leur fascination. Ainsi que de minces filets d'eau courant sur les nattes pour se rassembler en nappes stagnantes, les rayons de lumière sont captés, l'un ici, l'autre là, puis se propagent, tenus, incertains et scintillants, tissant sur la trame de la nuit comme un damas fait de ces dessins à la poudre d'or. »

Catherine Barbier – Mars 2019